

Reflète de Société

Un regard différent sur notre société

Vol. 24 n°3 Été 2016

Café équitable

Les petits producteurs se prennent en main





SOLIDARITÉ DANS LA RUE

www.solidaritedanslarue.com

SOLIDARITÉ DANS LA RUE est un organisme qui vise à sensibiliser les différentes instances de notre société à la réalité des personnes de la rue avec un animal de compagnie. Leurs actions sont politiques en défendant les besoins et droits des personnes itinérantes auprès des élus, et académiques en participant à des recherches universitaires. Mais leurs actions sont aussi de terrain avec entre autres, la collecte et la distribution de cadeaux de Noël pour les personnes qui sont dans un contexte d'itinérance durant la nuit du 24 décembre.

CAROLINE LEBLANC est la fondatrice et directrice générale de l'organisme. Après avoir vécu dans la rue durant une période, elle a reçu (entre autres) la bourse d'études de l'organisme *Dans la rue*, fondé par le père Pops. Ce prêtre montréalais a été avant-gardiste dans son approche en considérant les animaux des jeunes de la rue dans sa structure organisationnelle. Il connaissait leur valeur pour ses personnes. Il a aidé Caroline à se prendre en main et à croire en elle, tout en l'inspirant et en lui transmettant ses valeurs de solidarité. Aujourd'hui, elle débute un doctorat en travail social et centre ses études sur l'importance des animaux domestiques auprès des personnes itinérantes.

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société.

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats.

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec.

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél: (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444
Sans frais: 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com www.refletdesociete.com



Éditorial

Le poids de la dénonciation



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

J'ai voyagé pendant 5 années dans le Grand Nord pour intervenir auprès des communautés inuites. Des épidémies de suicide faisaient rage. Ma mission, former les *community workers* locaux à intervenir et en arriver à pouvoir former eux-mêmes leur relève.

Pourquoi ces suicides en série? Pendant de nombreuses années, des séries d'abus envers les femmes inuites ont eu lieu. Les femmes se sont prises en main et ont dénoncé massivement et collectivement les abus qu'elles avaient subis.

Revivre ces horreurs pour certaines victimes et la honte pour les bourreaux a créé un climat fragilisant la communauté. Trop de gens devant vulnérables en même temps ont provoqué un climat propice pour des vagues de suicide.

Dans un tel état d'esprit et avec les liens de proximité que connaissent ces communautés, le suicide est rapidement devenu une épidémie.

La pire chose qu'auraient pu vivre ces communautés est de faire témoi-

gner devant les médias les victimes à visages découverts pour raconter leurs agressions, leurs idées suicidaires, dénoncer leurs agresseurs... Ça fait vendre de la copie c'est bien évident. Tout le monde va en parler, c'est sûr. Surtout si les accusés se mettent à répondre aux victimes, à se justifier et à en faire un débat public. Parce que tous les gérants d'estrade vont pouvoir prendre position et faire de cinglants débats. Nous ne serons plus à aider les victimes et éviter que les agressions se perpétuent. Nous aurons perdu de vue l'essentiel du pourquoi nous en discutons et nous nous retrouverons dans un débat oratoire stérile qui tournera en rond.

Il est important de favoriser un climat de dénonciation des abus. Parce que nous voulons que ceux-ci cessent. Mais cela ne doit pas se faire au détriment des victimes et du soutien que l'on peut leur offrir. Certains journalistes vont justifier leur travail en disant que cela permettra de mettre de la pression sur les autorités pour obtenir des gains sociaux, des changements.

Médiatiser les victimes est-il la meilleure façon d'agir envers des personnes fragiles et vulnérables? Il arrive régulièrement qu'une victime décide de changer d'idée et de ne pas dénoncer ces agresseurs. Cela fait partie de son processus de guérison. Il faut accepter cette période d'ambivalence. Mais quand on les fait témoigner devant la caméra, elles ne pourront plus reculer. C'est pourquoi certaines victimes peuvent avoir besoin d'aide et d'accompagnement quand elles font face aux médias.

Et les débordements sont faciles. Témoigner d'une agression dont

nous avons entendu parler, ça s'appelle un oui-dire et ce n'est pas recevable. Même si les événements sont véridiques à 100%, est-ce que la victime dont on parle était prête à le faire devant les médias? Recueillir le témoignage d'une personne sous le choc est délicat. Dans quel état laissons-nous les victimes après un passage médiatique? Comment va-t-elle réagir en voyant le reportage qui en sera fait? Est-ce que cela aura des répercussions sur son entourage?

Et que dire des témoignages de groupe? Plusieurs victimes sont autour d'une table et répondent aux questions d'un journaliste. Ne peut-il pas y avoir un effet d'amplification dans ce cas? Et quand cette direction est prise, difficile de revenir en arrière!

Il ne faut pas se contenter de recevoir un témoignage et le mettre en ligne. Une enquête exige un minimum de validation des témoignages. Et au-delà de la vérification, les victimes sont des personnes sensibles et vulnérables qui ont besoin de protection et d'aide. Il n'est pas rare de voir des victimes dans un tel processus se suicider.

Oui, il faut de dénoncer ces abus. Oui, il faut que les médias en parlent. Non, les médias ne peuvent pas parler de sujets sociaux sensibles n'importe comment.

Il y a un processus de guérison qui doit rapidement être mis en place. Et il faut accepter qu'il puisse prendre beaucoup de temps.

La protection des victimes est tout aussi importante que la dénonciation des agresseurs.



goo.gl/2wLSsR

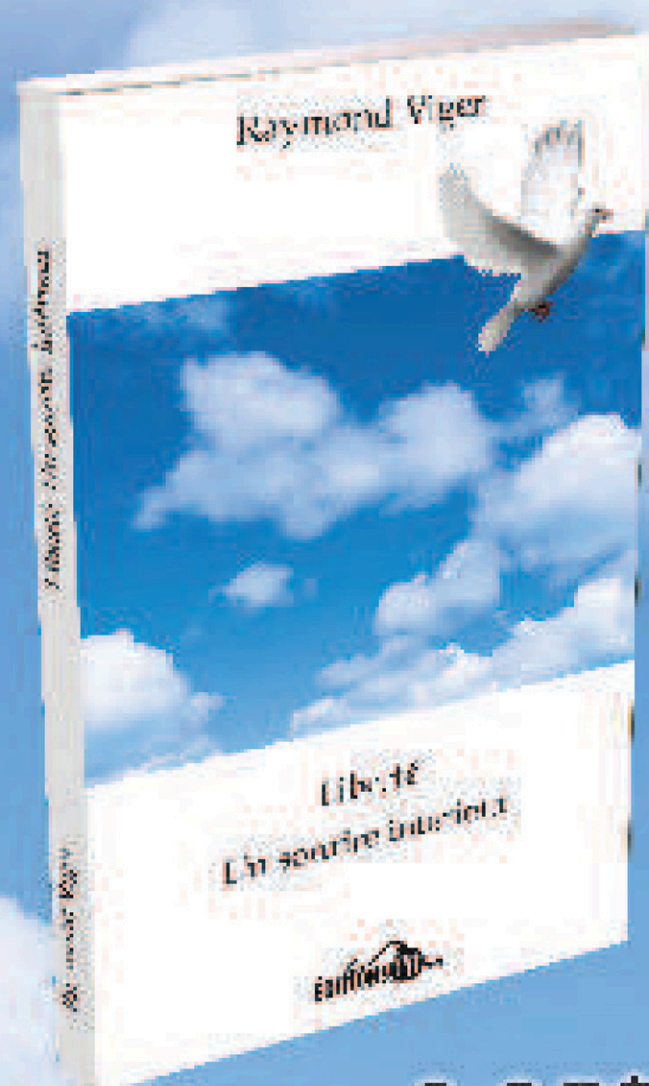
www.refletdesociete.com

Livre:

Liberté

Un sourire intérieur

Raymond Viger



Suite d'*Après la pluie... Le beau temps*. Plus de 20 ans et 5 000 exemplaires vendus après son premier recueil de poésie. Raymond Viger revient avec un nouvel opus empreint de sagesse et recul sur sa vie.

Sous forme de vers et de proses, ce recueil se veut sans contraintes. Lisez-le du début à la fin, de la fin au début ou en flânant entre les pages. Tout est permis... comme dans la vie.

9,95\$

© 2015 Éditions TNT, Montréal



gpo-g12720g0

Éditions TNT, 4233 Ste-Catherine Est, Montréal (QC), H1V 1X4
514-256-9000 ou 1-877-256-9009 (sans frais) info@editionstnt.com

Reflète de Société

Services aux abonnés
Changement d'adresse 514 256-9000
abonnes@refletdesociete.com



goo.gl/dE51DH

Directrice administrative

Danielle Simard
514 256-9000

journal@journaldelarue.ca
PUBLICITÉ ET COMMANDITE

Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger
514 256-4467

raymondviger@hotmail.com

Collaborateurs

Normand Charest, Louise Gagné,
Jean-Claude Leclerc, Mahdia Mellal,
Nicole Viau.

Café Graffiti

514 259-6900

Corrections et pupitre

Delphine Caubet.

Journalistes

Jean-Pierre Bellemare
Delphine Caubet, Ingrid Falaise,
Flora Lassalle, Caroline Leblanc,
Colin McGregor, Marie Semeur.

Infographie

Delphine Caubet,
Juan Carlos Sanchez Lopez.

Illustrateurs

Georges Dutil, Norm Edwards,
Happymeluv, Yema.
Photo couverture: Antonio Diez Parra
(andayanicaragua.com)

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél: (514) 256-9000 Fax: (514) 256-9444
Sans frais: 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com
www.refletdesociete.com ISSN: 1615-4774

Notre mission:

le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans **Reflète de Société** sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

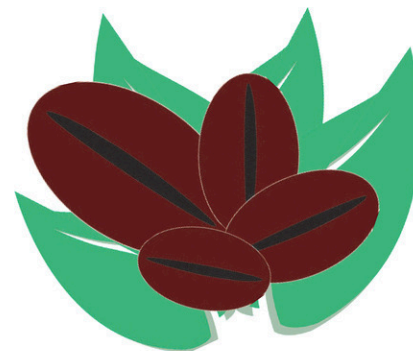
Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes

Membres de: •Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
•Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)
•Magazine Canada (CMPA)
•Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
•Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les **Canada** périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.

NE ME JETTE PAS
passe-moi à un ami
6,95 \$ l'unité

Centres d'appel
Sorel - Joliette - Montréal



«Non pas vraiment. Le monde ment tout le temps. Mais j'achète quand même des produits de temps en temps.»

Michel, 59 ans.

«Oui probablement, mais j'en achète rarement. Uniquement aux étudiants quand ils en vendent. Je trouve les produits trop chers.»

Lise, 64 ans.

«Oui, en principe je fais confiance, mais surtout aux logos qui sont connus ou les certifications qui sont rapportées dans les médias. Mais il devrait y en avoir davantage par contre...»

Gaétan, 69 ans.

«Je leur fais plus ou moins confiance. On ne sait pas qui fait ou déclare que c'est équitable. Mais je ne cherche pas non plus à en acheter à cause du prix.»

Rachel, 39 ans.

«Moyen... je ne fais pas trop confiance aux certifications. Il n'y a pas de logo unifié... Parfois j'achète du café, mais il faudrait que les certifications soient davantage connues du public.»

Camille, 65 ans.

«Non, je ne fais pas confiance aux certifications équitables. Ces étiquettes ne servent qu'à augmenter le prix.»

Michel, 70 ans.

www.refletdesociete.com

À VOUS LA PAROLE...

Faites-vous confiance au caractère «équitable» des certifications de commerce équitable?

«Je fait plus ou moins confiance à ces certifications. Je vais acheter des produits avec des certifications équitables, mais je ne suis pas sûre de ce que c'est qu'être équitable pour eux. Mais je ne vais pas toujours au bout d'une vérification non plus.»

Stéphanie, 42 ans.

«J'espère qu'elles sont fiables, il ne manquerait plus que ça. J'essaie d'acheter le plus souvent possible équitable. C'est pour une bonne cause quand on connaît les conditions de vie des producteurs.»

Carole, 62 ans.

«Des fois j'ai des doutes sur la provenance des produits équitables. Tout le monde utilise des étiquettes de toutes sortes. Celles qui sont imprimées directement sur les paquets m'inspirent davantage confiance que celles qui sont ajoutées.»

Denis, 55 ans.

«Cela va dépendre où j'achète ces produits. Je vais faire davantage confiance si c'est dans un commerce qui ne vend que des produits du genre.»

Jacinthe, 60 ans.

«Avant je suivais les informations sur le commerce équitable, mais je m'en suis un peu distancé. J'ai entendu que certaines certifications n'étaient finalement pas si équitables. Mais je sais que le Santropol a lancé quelque chose d'intéressant. En résumé, je pourrais dire que je n'avance pas les yeux fermés avec ces produits.»

Anne-Marie, 35 ans.

«Oui, je fais confiance aux certifications, car elles ont des noms et des règles.»

Jean-Philippe, 32 ans.

«Oui, je leur fais confiance, c'est le principe des certifications.»

Victor, 25 ans.

«Non, je n'y crois plus. J'ai travaillé pour une de ces compagnies et elle était abusive. Elle mentait dans sa diffusion publique sur le partage réel des profits.»

Léa, 25 ans.

«Oui, je fais confiance. C'est une protection pour les producteurs et les employés.»

Carmen, 65 ans.

«Oui, je fais confiance à la bonne foi de ces certifications. Mais c'est compliqué car il faut qu'ils aient beaucoup de transparence. Donc, je me dis que si ces certifications travaillent sur une base de bonne foi, c'est moins pire.»

Jérémy, 22 ans.

«Oui, je veux croire qu'on peut leur faire confiance. Elles sont essentielles au développement des communautés. Pour ma part, je priorise ces produits.»

Rachelle, 29 ans.

Durant notre sondage, environ 50% des répondants ne connaissaient pas le commerce équitable ou de façon erronée. Nombre d'entre eux confondaient les produits biologiques et équitables. Même si ces 2 principes peuvent être des critères pour des certifications, leur association n'est pas automatique.

«Le commerce équitable est un partenariat commercial fondé sur le dialogue, la transparence et le respect, dont l'objectif est de parvenir à une plus grande équité dans le commerce mondial. Il contribue au développement durable en offrant de meilleures conditions commerciales et en garantissant les droits des producteurs et des travailleurs marginalisés (...).» (Source: FINE. Association informelle d'acteurs du commerce équitable à travers le monde.)



Símbolo de Pequeños Productores



Le Symbole des petits producteurs

Boire son café équitablement

DELPHINE CAUBET

Dans l'atelier d'un torréfacteur de Montréal, des sacs de café sont entreposés avec y figurant dessus un étrange logo. Un logo qui a clairement une influence latino-américaine. Et pour cause, il représente la première organisation de commerce équitable regroupée et dirigée par des petits producteurs. Son nom est le Symbole des petits producteurs (SPP), en voici son histoire.

James Solkin est le directeur du développement des affaires du torréfacteur Santropol à Montréal. L'homme est un vieux routier du commerce équitable. En 2010, alors qu'il est invité à Bruxelles par Fairtrade International (célèbre certification de commerce équitable), il fait la rencontre de producteurs sud-américains qui s'approprient à lancer leur propre certification.

Regroupement des petits

La particularité? Elle est réservée aux petits producteurs avec des prix minimums supérieurs aux autres. Et leurs produits sont majoritairement certifiés biologiques. James est enchanté d'une telle initiative, pour la première fois, le pouvoir reviendrait aux petits producteurs. Ils ne sont plus dépendants des décisions d'une maison-mère située quelque part à l'étranger.

Le Santropol fera partie des premiers torréfacteurs et importateurs à soutenir cette nouvelle organisation. Encore aujourd'hui,

James est un intime du SPP qu'il aide à promouvoir et faire grandir. Le mode de fonctionnement du SPP se veut démocratique. Les fermes familiales d'une même région se regroupent en coopérative et ensemble elles achètent équi-

pement, engrais, etc. L'union fait la force comme dit le proverbe. Et pour les coopératives les mieux installées, elles peuvent agir en caisses populaires, «ou banques alternatives» explique James et devenir un acteur de changements dans la région.

Difficultés des producteurs

Au Québec ou au Guatemala, une problématique est récurrente: la dif-

ficulté des petits producteurs à trouver des acheteurs et à leur imposer leurs conditions. Situation aggravée pour les fermiers du Sud.

Monika Firl, directrice des projets de Coopérative Coffee (coopérative de 23 petits torréfacteurs canadiens et américains) explique que par le passé, les transactions équitables se faisaient essentiellement avec de grands producteurs qui avaient l'avantage de leur taille pour négocier. «Les acheteurs préféraient travailler avec un producteur capable de fournir la quantité dont ils avaient besoin», explique Monika. Mais en laissant de côté les petits qui subissaient davantage le marché.

Pour elle, travailler avec le SPP est une question de philosophie, mais aussi de qualité de produits. «Une structure comme le SPP organise les petits producteurs. Il y a du bon et mauvais grain chez tous. Mais

L'union fait la force comme dit le proverbe.
Et pour les coopératives les mieux installées,
elles peuvent agir en caisses populaires,
«ou banques alternatives» explique James.

les petits producteurs ont l'avantage de la production. Ils peuvent donner une attention particulière à chaque grain.»

Vision d'un membre

Carlos Reynoso travaille pour la coopérative de café Manos Campesinas au Guatemala, une des premières à rejoindre le SPP. Ils regroupent 1200 producteurs et depuis 2012, ils n'ont gardé que



cette certification

«parce que les prix de vente sont les meilleurs et les coûts pour y adhérer les plus faibles», dit Carlos.

Il explique: «Le SPP aide à avoir une visibilité. C'est une manière de montrer que les petits producteurs ont la capacité d'avoir leur propre processus de certification sans dépendre d'*outsiders*. En même temps, les producteurs doivent faire des concessions pour atteindre le niveau de qualité.»

Grâce au poids que développent les coopératives, elles peuvent avoir «une incidence sur les politiques en faveur des petits producteurs», dit Carlos. À Manos Campesinas, ils ont développé un programme de crédit à taux faible, une cafétéria où les enfants des producteurs travaillent, mais aussi des bourses d'études.

Monika Firl, plus terre à terre, temporise : «Ils sont dans un mi-

lieu sauvage. Ils ne vont pas tous aller à l'université du jour au lendemain.» Mais grâce à ces augmentations de prix, Carlos explique que les coopératives peuvent améliorer les routes, l'eau, l'électricité et d'autres bénéfices grandement utiles à la société.

Consommer autrement

Dans le milieu du commerce équitable, le Symbole des petits producteurs a bonne réputation. Dana Geffner, directrice de Fair Word Project (organisme indépendant qui vise la protection du terme commerce équitable pour le consommateur) considère le SPP comme crédible. «Ils aident

Et non les grands qui ont souvent des impacts sociaux et environnementaux négatifs. Ils repoussent la prise en main et l'autodétermination des petits producteurs.»

Autres certifications

Reffet de Société a contacté plusieurs autres certifications de commerce équitable pour avoir un point de vue plus critique sur le SPP. Aucun d'eux n'a souhaité répondre à nos questions à ce jour. Selon Monika, les autres certifications ont peur qu'il y ait une saturation de produits équitables sur le marché. Sans parler de la baisse de confiance des consommateurs blasés de toutes ces certifications supposément écologiques ou équitables.

Du côté du SPP, Jerónimo voit généralement les autres certifications comme une bonne chose tant qu'elles aident à tirer à la hausse les pratiques du marché.

«C'est une certification extrêmement importante pour (...) la reconnaissance des petits producteurs. Nous pensons qu'ils sont la colonne vertébrale d'un système alimentaire soutenable qui place les individus en avant.»

à développer un nouveau système, dit-elle. C'est une certification extrêmement importante pour ceux d'entre nous qui se battent pour la reconnaissance des petits producteurs. Nous pensons qu'ils sont la colonne vertébrale d'un système alimentaire soutenable qui place les individus en avant.»

Jerónimo Pruijn est le directeur général du SPP: «Il est urgent que les consommateurs, les compagnies et les gouvernements soutiennent les petits producteurs qui s'organisent.

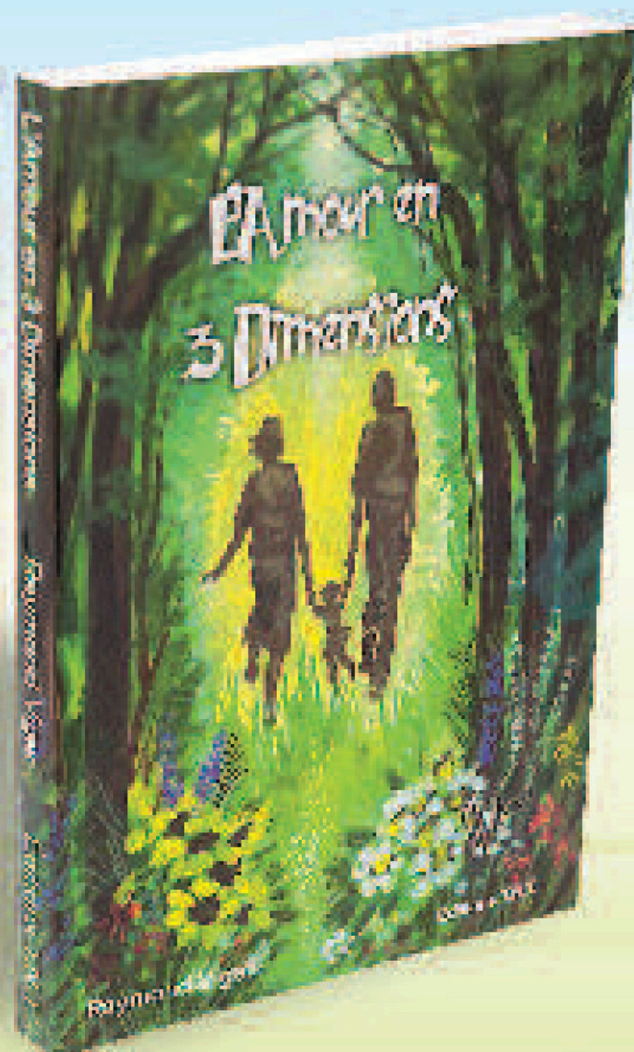
Leur inquiétude est qu'elles ne distinguent pas les grands joueurs des petits.

À Montréal, James conclut qu'il aime «la poésie de la gouvernance du SPP parce qu'elle stimule la fierté et l'autodétermination des producteurs. C'est un genre de Révolution tranquille. Un système ne va pas sauver la planète, mais il faut avoir les outils pour contrer les abus et injustices, et le commerce équitable est un de ces outils. Le SPP vient de la base.»

LIVRE

L'Amour en 3 Dimensions

RAYMOND VIGER



Roman humoristique
et de croissance personnelle

Face à de grands obstacles, un ancien pilote drogué et suicidaire utilise les arts et l'humour pour remettre sa vie en perspective. Les confrontations entre son encourageur et son thérapeute donnent lieu à des scènes salvatrices.

Véritable renaissance, ce roman est autant une source d'inspiration qu'un divertissement. C'est une nouvelle façon de percevoir notre environnement et notre relation à l'amour.



19,95\$

+ 3.95 taxe
et transport

DISPONIBLE
EN ANGLAIS



4233 Ste-Catherine Est Montréal (Qc), H1V 1X4 www.editionsnt.com
(514) 256-9000 OU 1-877-256-9009 info@editionsnt.com

Relation privilégiée

Marianne et sa grand-mère

MARIE SEMEUR

Le public connaît Marianne Verville pour son rôle d'actrice dans *Le journal d'Aurélie Laflamme* ou encore pour son talent de poète.

Mais on la découvre également comme coprésidente du prix d'Excellence de la Commission scolaire du Québec (Édition 2015) sur le thème *Le lien intergénérationnel: une formule gagnante!* Marianne nous raconte son expérience personnelle des liens entre enfants, parents et grands-parents.

C'est à travers ses expériences professionnelles que Marianne entre tôt dans le monde des «grands». Comme elle l'explique: «Le lien intergénérationnel dans le milieu des acteurs est très présent, tu rencontres tout le temps des personnes de tout âge. Allant de 7 à 87 ans». Ces rencontres lui permettent à la fois de gagner en maturité et de lui ouvrir les yeux sur la vie d'adulte.

Vie d'adulte

«Pendant que mes amies préféreraient faire la fête entre jeunes, j'allais dans l'appartement de ma meilleure amie de 38 ans, et vivais en direct ses histoires de cœurs et ses difficultés... Je rêvais d'avoir un jour son indépendance. J'étais

impressionnée de comprendre la génération d'adulte à travers elle», raconte-t-elle.

Chaque année, sa mère a l'habitude d'organiser une fête avec des huitres où elle invite tous ses amis. Marianne trouve alors le prétexte d'inviter également les siens. «Au



Photo: Gracieuseté Marianne Verville.

début c'était assez bizarre, raconte-t-elle, mais finalement tout le monde se mélange et discute. Il y a ceux qui ont des idées nouvelles, novatrices et ceux qui ont l'expérience de la vie. C'est un bel échange de savoir.»

Une chose est certaine, outre sa carrière d'actrice et ces *partys* familiaux, sa plus grande histoire

d'amour intergénérationnelle est avec sa grand-mère Gaëtane.

Gaëtane alias Mimi

Marianne adore passer du temps avec sa grand-mère, surnommée Mimi. Cette mamie de 82 ans habite depuis 3 ans seule, tout en restant active. Pour cela, elle garde gratuitement des maisons durant l'absence de leurs propriétaires. Ce qui lui permet de changer régulièrement de paysages. Avec Marianne, ces 2 mordues de thé partagent régulièrement leurs secrets autour d'une bonne dégustation. Une réelle échappatoire du quoti-

dien pour l'une comme pour l'autre.

«J'ai la chance d'avoir une mamie en forme qui n'habite pas loin, capable de m'écouter et me conseiller. C'est une femme formidable dotée d'une sagesse et d'une sérénité que je ne retrouve chez personne d'autre», explique Marianne. La relation qu'elle entretient avec sa

Mimi est différente de celle qu'elle a avec ses amies ou sa mère.

Le rôle et le jugement ne sont pas les mêmes: «Ma mère était là pour gérer mes crises d'adolescence, et m'élever, mais elle ne comprenait pas forcément mes envies de sortir avec mes amis. Tu finis par craquer un jour. Quand c'était le cas, je prenais mes affaires et m'en allais

chez ma grand-mère, qui me disait «Ta mère a oublié qu'à ton âge aussi elle voulait sortir avec ses amis!» C'est ce vécu qui la rend unique», raconte-t-elle.

Durant ces crises sa grand-mère était heureuse de pouvoir conseiller Marianne et d'agir comme une grand-mère. Elle se sentait «utile dans la vie de quelqu'un.» Depuis la mort de son grand-père, Marianne essaye d'aller voir sa Mimi le plus souvent possible, pour être présente à ses côtés comme elle le fait pour elle.

Héritage familial

«On oublie peu à peu ses grands-parents de nos jours. Malheureusement, on se tourne vers eux qu'une fois qu'on ressent le danger de les perdre», exprime Marianne.

La jeune femme essaie au maximum de combler et remercier sa

grand-mère afin de lui prouver son amour et son respect. Cet échange, que ces 2 femmes entretiennent, est rempli de cadeaux, d'amour, de conseils, de discussions, de valeurs

choses qu'ils ont à nous transmettre.»

À travers son rôle de coprésidente dans le concours, Marianne se sent

«Mimi est mon dernier grand-parent, c'est pourquoi j'en prends soin. La famille sera toujours là pour moi quoiqu'il arrive!»

et de bons thés. Il est un cheminement important pour garder leur héritage.

«Mimi est mon dernier grand-parent, c'est pourquoi j'en prends soin. La famille sera toujours là pour moi quoiqu'il arrive! On perd trop de temps à penser que nos grands-parents sont trop vieux et qu'on aura toujours le temps d'aller les voir. Mais à côté de ça, on en oublie les valeurs et les belles

d'autant plus investie dans les relations intergénérationnelles. Même si pour elle c'était juste un thème comme les autres, elle se rend compte de son importance.

La jeune femme a adoré lire les projets, dont un qui a particulièrement retenu son attention: des personnes âgées proposant des ateliers de coutures, de bricolage... dans les écoles. Une initiative à l'inverse de ce qui se fait.

L'intervention de crise auprès d'une personne suicidaire

Suicide



DISPONIBLE EN ANGLAIS

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche


4,95\$ + 2,50\$ taxes et transport

goo.gl/896c0c

7,95\$ + 2,50\$ taxes et transport

4233 Sainte-Catherine Est Md Qc, H1V 1X4 (514) 256-9000 OU 1-877-256-9009 info@edilitionstnt.com

www.refletdesociete.com



Luca Patuelli, alias Lazylegz, est atteint d'une maladie rare, l'arthrogrypose, qui l'empêche de marcher et de développer les muscles de ses jambes.

Lazylegz a subi 16 opérations qui lui permettent maintenant de se tenir debout avec des béquilles. Il a notamment eu des chirurgies pour une scoliose et 8 de ses vertèbres sont fusionnées, en plus d'avoir une

barre de titanium dans le dos. Malgré tout, Luca a réalisé son rêve de devenir un breakdancer. Il est un artiste de renommée internationale qui n'a pas oublié d'où il vient et qui multiplie les projets pour les personnes ayant un handicap.

Pour savoir plus sur Lazylegz, relisez notre reportage complet sur: goo.gl/cDN8r0



S'adapter et continuer

FLORA LASSALLE

Après quelques années, nous sommes retournés voir Lazylegz et prendre connaissance de la vie qu'il mène.

Même si sa détermination reste inchangée, on voit bien que Luca a mûri. Clairvoyant sur son avenir, plus respectueux de son corps, il s'adapte sans pour autant réduire la richesse de ses projets.

Lorsque Lazylegz a découvert la danse, il est tombé amoureux de la pratique. Son handicap ne l'a jamais arrêté: bien vite, il est devenu un danseur professionnel.

À défaut de pouvoir se servir de ses jambes, ses béquilles lui ont permis de développer son propre style et de se faire reconnaître à l'international. Mais le corps de Luca fatigue plus vite qu'un corps en bonne santé. Il avait déjà conscience il y a quatre ans de ce problème, et il a pris le temps de s'y adapter.

Tout en douceur, il ajuste ses projets aux contraintes que lui impose son organisme: «J'aime toujours créer, mais je ne suis plus aussi compétitif qu'avant. J'ai opté pour une manière différente de m'entraîner. Alors que je tentais toujours de repousser mes limites, mon but est aujourd'hui de me maintenir en forme et de préserver ma façon de danser.

«Je prends plus soin de mon corps que je ne le faisais avant. Je l'écoute davantage, l'idée étant d'aller jusqu'au fond de moi-même. J'ai aussi réalisé que lors des *battles*, je

dansais moins contre un adversaire que contre moi-même.»

Travailler autrement

Lazylegz gagne davantage sa vie en tant que conférencier que comme danseur. Mais lors des colloques qu'il organise, il tient tout de même à performer.

«Il m'arrive parfois de ne pas danser, mais j'ai alors l'impression

des conférences contre mes vidéos ou les chorégraphies des jeunes du Projet RAD (Réserve aux danseurs - Organisme fondé par Lazylegz qui offre des cours de danse urbaine aux personnes ayant un handicap).»

Pour se renouveler, Luca propose de nouveaux types de conférences qu'il axe sur ses propres expériences de vie. L'une parle d'entrepreneuriat, pour pousser les gens à créer un projet qui leur est propre, à essayer de nouvelles choses et à prendre des risques. Une autre sur l'éducation et l'inclusion pour montrer comment s'adapter au corps de chaque personne. L'idée étant d'améliorer la

«J'aime toujours créer, mais je ne suis plus aussi compétitif qu'avant. J'ai opté pour une manière différente de m'entraîner. Alors que je tentais toujours de repousser mes limites, mon but est aujourd'hui de me maintenir en forme.»

qu'il manque quelque chose. C'est étrange pour moi de m'imaginer sans la danse, mais avec le temps je me fais à cette idée et j'apprends à l'accepter. Je pourrai toujours échanger mes performances dans

confiance des élèves en les faisant aller un peu plus loin à chaque séance.

Cette année, il a aussi été sélectionné pour parler en tant qu'ambas-

Distinction fédérale

En décembre 2015, les 3 dirigeants du projet RAD (Lucas «Lazylegz» Patuelli, Melissa Emblin et Marie-Elaine Patenaude) ont reçu une médaille pour service méritoire par le gouvernement fédéral.

Cette médaille vise à récompenser des personnes ayant accompli des actions exceptionnelles et qui ont fait rejaillir l'honneur sur le Canada.

sadeur du Canada pour la journée internationale de la danse.

ILL-Abilities continue

La force de Lazylegz réside certainement dans le fait que rien ne lui fait peur. Comme il le dit lui-même: «Mes choix sont basés sur mes sensations.» Et ce, même si ses rêves semblent irréalisables au premier abord. Comme avec son projet ILL-Abilities, qui consistait à monter un groupe de danseurs handicapés venus des quatre coins du monde. «Lorsque j'ai lancé le projet, personne ne pensait que ça marcherait», dit-il.

Pourtant, l'association de danseurs perdure. «En prenant des risques ensemble, on se met dans des conditions inconfortables, mais les résultats apportent d'autant plus de satisfactions.»

Ces derniers mois ont été chargés pour eux: un spectacle pour les jeux panaméricains à Toronto, un autre en Corée et un mois aux Pays-Bas pour la création d'un spectacle avec un chorégraphe local.

«C'est parfois compliqué, car chaque danseur de notre *crew* est unique et possède une carrière individuelle. C'est difficile de combiner les égaux et les emplois du temps de chacun.» Malgré les contraintes, le groupe reste actif, au grand bonheur de Luca.

Carrière et vie de famille

Luca est maintenant marié et le jeune couple a eu son premier enfant en 2015. Sa vie de famille ne l'empêche pas d'envisager le développement de ses projets. Il y voit même un avantage: «Avoir un enfant va m'apprendre à prioriser les choses. Avant, j'avais peur de blesser les gens en refusant leurs demandes, je disais oui à tout. Il va falloir que je fasse des choix et que j'apprenne à dire "non" parfois.»

Voyager a été l'un de ses plus grands rêves, un rêve dont il a d'ailleurs beaucoup profité. Mais à présent, il compte aussi être sélectif dans ses déplacements.

Le Projet RAD continue d'occuper Luca et sa femme: «Nous avons ouvert cette école de danse en 2012. À l'époque, il y avait un cours avec 5 jeunes. Aujourd'hui, 80 personnes viennent y danser. On possède 6 studios et 13 cours accueillent les jeunes du vendredi au dimanche.»

Le succès de ce projet enchante le couple qui désire toujours améliorer la qualité de ses actions. «Nous avons mis en place un processus de certification pour nos professeurs. L'instructeur passe une formation chez nous. On le forme sur les divers handicaps. On lui montre comment créer un spectacle, comment s'adapter aux jeunes... Je n'enseigne plus, mais je passe dans les cours au moins une fois par mois pour rencontrer les jeunes, les profs et leur parler.

«Je continue aussi d'organiser des événements. Je désire les penser de la manière la plus inclusive possible. Comme le projet *Défi Je Peux*, pour lequel je marche 2.5km sans béquilles et qui inclut de la danse. Le but est de mettre tout le monde ensemble, quelles que soient leurs différences, et de célébrer la vie.

«En ce moment, je m'entraîne encore pour un *battle* qui se déroulera à Los Angeles. Tous mes plans continuent de me prendre mon énergie, le Projet RAD, la ligne de vêtement... Je veux continuer de les développer. On est toujours en apprentissage. Je ne veux jamais arrêter.»

Malgré son corps capricieux et les aléas de la vie, on n'a pas fini d'entendre parler des initiatives de Lazylegz!

Ill-Abilities

Ill-Abilities est un groupe international de 5 break-danseurs ayant un handicap. Il est composé de:

Redouan «Redo» Ait Chitt (Pays-Bas): Sans explication médicale, Redouan est né avec des malformations physiques. Il lui manque une articulation au coude droit, plusieurs doigts aux mains et sa hanche droite. Malgré qu'il doive marcher avec une canne, Redo est devenu un danseur international.

Sergio «Checho» Carvajal (Chili): Sergio est né avec une malformation aux jambes, ses pieds se situant à hauteur des genoux. Malgré cela, Checho a assouvi son rêve de devenir danseur et faire des compétitions de breakdance.

Tommy «Guns» Ly (États-Unis): Suite au diagnostic d'une tumeur à la jambe (ostéosarcome), Tommy a été amputé de cette dernière. Depuis, il continue de danser grâce à une prothèse.

Jacob «Kujo» Lyons (États-Unis): Depuis sa naissance, Jacob est sourd de l'oreille droite et suite à des infections et des traumatismes crâniens, il a perdu la majeure partie de l'audition de son oreille gauche. Il danse grâce aux vibrations.

Luca «Lazylegz» Patuelli (Canada): Atteint d'une maladie rare, l'arthrogrypose, Luca a vu le développement des muscles de ses jambes limité. Pour danser, Lazylegz utilise la force de ses bras, mais également ses béquilles.

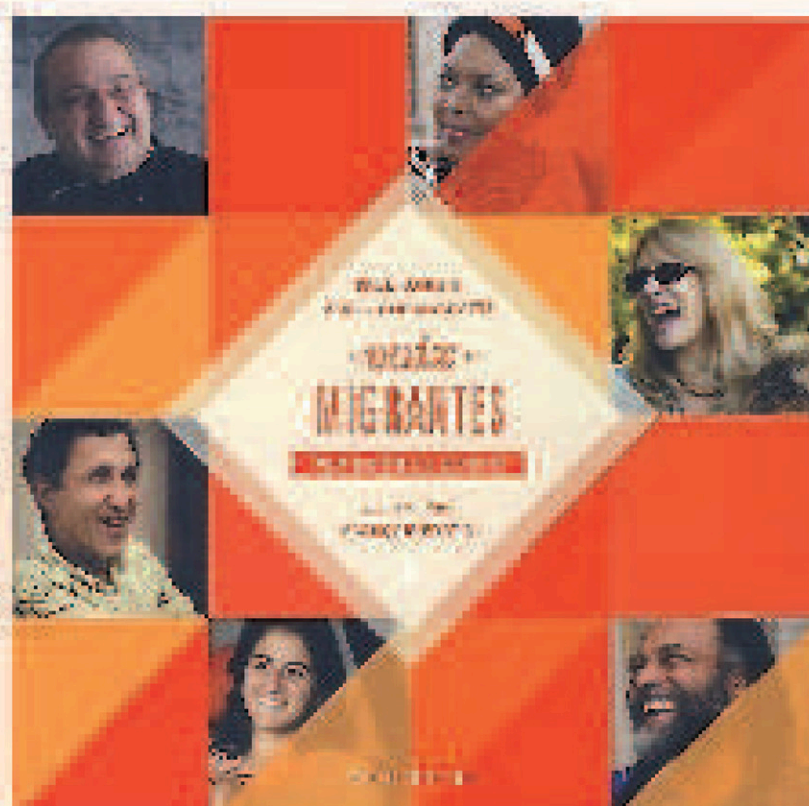
LIVRE

Voix migrantes

Naître ailleurs, vivre ici

PAUL KUNIGIS
VÉRONIQUE MARCOTTE

EN COLLABORATION AVEC FRANÇOIS FORTIN



Curieux, amoureux de la culture québécoise, Paul Kunigis recueille les témoignages de ceux et celles qui, comme lui, habitent désormais le Québec. Qu'ils soient artistes, politiciens, écrivains ou chefs cuisiniers, connus ou moins connus, résidents de la métropole ou d'une région, ils ont tous une histoire, des anecdotes à nous faire savourer.

Voix migrantes présente l'un vers de ces immigrants, le récit de leur arrivée au pays, leur perception, leur adaptation, leurs coups de cœur québécois... Des portraits hauts en couleur, à la fois conviviaux et émouvants, magnifiquement servis par la plume de Véronique Marcotte et les photographies de François Fortin.

29,95\$



www.g17546.com

www.veronique marcotte.com

Ingrid Falaise est une actrice québécoise de 35 ans. *Le Monstre* est un récit autobiographique sur les années où elle vécut de la violence conjugale. Écrit 16 années après les faits, ce livre retrace les 2 années qu'elle passa sous le joug de son ancien amoureux, un pervers narcissique. Depuis Ingrid a repris sa carrière d'actrice et est devenue porte-parole de l'organisme SOS Violence conjugale.

le monstre

INGRID FALAISE



Le respect

Un bémol de société

INGRID FALAISE

Vendredi. Le soleil plombe sur Montréal. Dans ma voiture, je file vers l'ouest où m'attendent une centaine de personnes.

Ce soir, je donne mon énième conférence devant public, mais cette fois-ci ce sont des jeunes qui forment l'audience. La nervosité prend d'assaut mes pensées. La comédienne en moi ne joue aucun rôle lors de ces rencontres. Je n'ai ni masque ni parure. Je suis vulnérable, le cœur ouvert et l'authenticité au bout des lèvres.

Mon courage sur la main, j'ouvrirai, encore une fois, une parcelle de mon intimité afin de sensibiliser, dénoncer et mettre en lumière le fléau qu'est la violence amoureuse. Des yeux seront braqués sur moi. Des gens se seront déplacés pour venir écouter mes paroles. En toute humilité, j'aiderai peut-être une petite Ingrid ce soir à se sortir de son calvaire.

Merci, gratitude, résilience sont mes mots d'ordre répétés comme un mantra.

Mais cette soirée est différente. La violence amoureuse de nos jours débute à quatorze ans malheureusement. Vraiment? Oui, vraiment. Et le cycle est exactement le même. Séduction, manipulation, isolement. Crise et... lune de miel.

En coulisse, j'entends l'animatrice évoquer mon pedigree et hop elle m'introduit. Je m'avance sur scène, un micro à la main et une salle comble de testostérone et d'adolescentes criant mon nom un peu trop fort. Non, l'énergie n'est pas la même que lors de mes conférences

devant un public majeur et vacciné, mais le sujet demeure et ma mission aussi. Les minutes passent et je parle, les mots défilant les uns après les autres.

Les jeunes me sidèrent par leur écoute et leur concentration. Une larme coule le long de la joue d'une belle brunette assise à la troisième rangée lorsque j'évoque un événement qui lui remémore probablement son vécu. Mes paroles sont universelles et intemporelles malheureusement.

Bémol. Il y a tout de même un bémol qui me fait sourciller. Sur le chemin du retour, seule avec moi-même, j'analyse la soirée. Tout était parfait. L'audience, les projections, l'accueil et la rencontre avec les étudiants. Les confidences, les questions, les larmes et les applaudissements. Quel est ce bémol qui me titille?

Le respect.

Certains mots n'ont pas eu le même impact que sur un public plus âgé. Aucune réaction, aucun sourcillement ni indignation. Lorsque j'évoque des passages d'un vécu déjà

lointain, je ne me censure guère. Me restreindre atténuerait mes propos et ils ne fraperaient plus aussi fort. Je me dois de rester solidaire avec jadis et avec cette violence verbale qui m'a détruite autant que les coups. Mais ce soir, l'impact de certains mots ingrats, crus et destructeurs n'est pas le même. Pute, salope, chienne, boulet... n'ont pas résonné de la même façon dans le creux de l'oreille de ces jeunes du secondaire et... ça me dérange. Ça me dérange et ça me perturbe.


Ils n'ont presque pas bronché alors que je réitérais les mots de mon lointain agresseur à mon égard.

Je file vers l'est à bord de mon humble bolide et je suis toujours sidérée. Oui, le message est passé, la conférence fut reçue avec amour

Pute, salope, chienne, boulet... n'ont pas résonné de la même façon dans le creux de l'oreille de ces jeunes du secondaire et... ça me dérange.

et compassion. Je crois bien avoir accompli ma mission de sensibilisation et d'éducation auprès des jeunes en ce qui concerne la violence amoureuse. Mais... la violence verbale est déjà commune dans leur si jeune vie.

Alors, je mettrai l'emphase sur un mot lors de mes conférences. Le respect. Qu'en est-il du respect? Le respect de soi et d'autrui. Les mots violents égratignent l'amour propre et résonnent durement dans les pores de notre peau. À nos jeunes, nous devons tout d'abord enseigner le respect. Car l'amour sans respect n'a pas la même couleur.



**J'ai tellement eu peur d'être comme mon père,
que je suis devenu comme ma mère,
une personne battue.**

JEAN-PIERRE BELLEMARE, EX-TOLARD

Mon père qui était alcoolique et violent avec ma mère fut le pire exemple d'homme pour le tout petit que j'étais. En vieillissant, j'ai toujours eu cette angoisse de lui ressembler. Devenir un père colérique qui sous l'emprise de l'alcool martyriserait son épouse.

C'est pourquoi, à titre préventif, je me suis investi très tôt dans les Alcools Anonymes et les Narcotiques Anonymes. Durant quelques décennies et même encore aujourd'hui, je fréquente ces groupes qui m'ont permis de me reconnaître à travers eux et de comprendre mes problèmes.

Nous avons tous des moments où le désir de sombrer est plus fort que celui de nager. Se laisser aller à la dérive nous apparaît alors comme la seule sortie possible, qu'on utilise l'alcool ou la drogue en désespoir de cause.

Pour ma part, je me lève le matin avec un miroir et je me couche avec. C'est un exercice parfois humiliant et souvent blessant, mais ainsi je vois mes difficultés plus rapidement. Cela me permet d'essayer de les corriger le plus vite possible avant qu'elles ne deviennent trop importantes pour mon égo. Ma grande peur de ressembler à mon père est ce qui a contribué inconsciemment à me faire devenir comme ma mère, une personne soumise et victime de tous.

Je suis devenu comme elle, en me regardant constamment et en me reprochant ce que j'avais bien pu faire pour que cela aille mal. Si les choses ne marchaient pas bien c'était uniquement par ma faute, mon manque de jugement et de perspicacité.

Curieusement, mon attitude fut condescendante et méprisante vis-à-vis d'un policier qui se faisait battre par sa conjointe. Et cet autre homme, un joueur de hockey, dont ses amis avaient porté plainte à sa place pour violence conjugale. Des cas médiatisés.

Puis ce fut mon tour, pris dans le même engrenage. Je ne savais absolument pas quoi faire. Moi, que

les psychologues et criminologues décrivaient comme violent.

Cette femme que j'aimais se transformait en lionne et ses griffes n'avaient de pareil que ses mots encore plus déchirants.

Force est d'admettre que si un tueur voulait me faire la peau, je pouvais négocier avec lui. Dans le pire des cas, avec une batte de baseball. Mais lorsqu'il est question d'une femme qui nous attaque, celle qu'on aime de surcroît, à cause d'un problème de contrôle, on est dépassé. J'étais en train de me transformer en ces hommes qui ont repoussé leurs limites au maximum, au lieu de faire appel aux policiers.

Dans une société comme la notre, avec notre historique de violence conjugale, tu y penses à deux fois avant de porter plainte contre ta conjointe. Qui plus est, je ne crois pas à l'efficacité de l'appareil judiciaire, je le connais trop bien.

C'est pourquoi je dois nécessairement me séparer d'elle. Non point que je ne l'aime plus, mais ce n'est qu'une question de temps avant que je n'aie envie de me défendre. Et vu l'objectivité des forces de police et des tribunaux, et surtout avec un dossier criminel, mettons que mon chien est mort. Tout ce qui me reste à faire est de prier pour qu'elle puisse un jour trouver la paix.



Pour tous ces hommes qui minimisent, ridiculisent ou ignorent ces violences, n'attendez pas. Les drames passionnels n'arrivent pas qu'aux autres. Il faut reconnaître la gravité du problème le plus vite possible. Autrement, ce qui vous guette sera une arrestation, une perte de réputation, de dignité ou de liberté pour avoir voulu vous défendre à un moment de saturation.

Lorsqu'une femme frappe, c'est une gifle. Quand un homme frappe, c'est un coup criminellement punissable par la loi. Les avocats sauront vous saigner en vous faisant découvrir les entrailles de l'appareil judiciaire, chose que je vous déconseille fortement.



Prison à sécurité minimale

Un pas de plus vers la liberté

COLIN MCGREGOR, CENTRE FÉDÉRAL DE FORMATION

L'humidité s'élève en vagues de la rivière des Prairies. Comme les insectes, je le constate, qui mordillent lentement ma jambe, présences grises et furtives dans la lumière basse en fin d'après-midi.

Là où je suis assis, à la limite du terrain de football, je ne peux pas voir la rivière, ses bateaux de plaisance et ses habitations aux allures de chalets longeant la rive opposée.

Je l'ai vue une fois, cette semaine, de la fenêtre d'un des édifices de la prison. Par-delà la rive, au loin: la tour du stade olympique. La Tour penchée du maire Drapeau. Et sur la droite, en tendant le cou, les monticules jumeaux de roche volcanique où j'ai grandi, surmontés de la tour de transmission, maintenant désuète, de Radio-Canada.

Je voyage constamment, en pensée, vers ces collines surbaissées. Je communique avec ses habitants. Mais je n'y ai pas mis les pieds depuis bien longtemps. Lors de mes promenades quotidiennes entre la cellule où j'habite et l'école de la prison où je travaille, ma vue de la rivière, du stade et du mont Royal est obstruée par un haut mur de pierre.

Je dois me rappeler que je suis en sécurité minimale – et que j'ai fait un pas de plus vers la liberté. Certains de mes voisins quittent

la prison chaque jour pour aller travailler dans la communauté. Ils servent la soupe à des étrangers malchanceux; ils font le lavage en quantités industrielles; ils tondent des pelouses.

Certains obtiennent des permissions de 72 heures pour aller vivre dans leur famille, dans des quartiers de Montréal que je connaissais bien. Ici, contrairement à d'autres prisons, le monde extérieur n'est plus un mythe que vous ne pouvez voir qu'à la télé. Ici, vous pouvez en sentir les parfums, en entendre les histoires. Vous en êtes tout près.

C'est un rite de passage auquel tous les prisonniers doivent se soumettre. Certains sont amers, ici. Ils ont passé quelque temps à l'extérieur. Ils parlent de conditions trop contraignantes et d'arrestations arbitraires. Leurs yeux, larges comme des soucoupes, démentent le rêve de vies redevenues normales, réformées par des

histoires de police frappant à la porte au milieu de la nuit. Mensonge? Vérité? Exagération? Euphémisme? La transpiration qui perle sur la nuque parle d'épreuves passées, sans pouvoir dire de quel genre il s'agit.

En aidant les professeurs à l'école de la prison, vous découvrez que l'éducation souffre autant du manque de moyens que n'importe quelle autre école du Québec. Les étudiants en prison peuvent obtenir un diplôme d'études secondaires aussi valide que celui que j'ai eu à l'école secondaire de Westmount en 1978, où j'étais «Valedictorian» (étudiant le mieux noté prononçant le discours d'adieu lors de la cérémonie de remise des diplômes). Une autre preuve que la performance académique ne garantit pas forcément un succès futur.

Certains étudiants ont des problèmes, des traumatismes qui dépassent votre expérience, et ils n'atteindront jamais la ligne d'arrivée. Pour eux, c'est dans le voyage qu'ils doivent puiser leur joie. Chaque progrès doit être célébré.

À la cérémonie annuelle de graduation, un étudiant se lève pour rece-

voir son diplôme – un des quatre certificats d'études secondaires remis. Couvert de tatouages, les muscles gonflés forçant le t-shirt trop serré, il met ses lunettes noires enveloppantes pour cacher les larmes qui lui montent aux yeux. Il insiste pour dire quelques mots.

«Même si je suis en prison, c'est un des plus beaux jours de ma vie», dit-il en hésitant.

Au début fusent des moqueries et des remarques sarcastiques;

«Je n'ai jamais rien eu comme ça, jusqu'à maintenant, dit-il ému. Je n'ai jamais su lire. Je mélangeais toutes les lettres. Mais ce gars-là a réussi...»

De la tête, il pointe un détenu à ses côtés; mince, timide, les cheveux gris. «C'est mon professeur. Il a travaillé avec moi pendant des mois. Ça lui appartient ce diplôme.» Le détenu (assistant-professeur en question) ne peut que sourire et soulever les épaules, en évitant son regard et celui de son élève

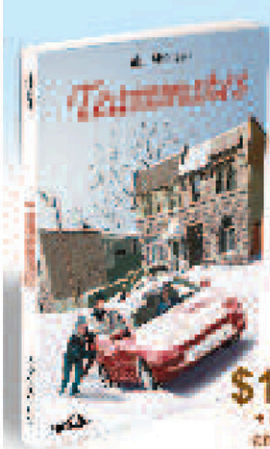
Ici, contrairement à d'autres prisons, le monde extérieur n'est plus un mythe que vous ne pouvez voir qu'à la télé. Ici, vous pouvez en sentir les parfums, en entendre les histoires.

puis, après quelques secondes, un silence respectueux s'installe. Il sort un papier froissé et lit les noms des personnes qu'il souhaite remercier.

Ensuite, je croise un homme de 70 ans aux yeux rouges. Il tient dans ses mains le diplôme d'études primaires qu'il vient de recevoir. Il le porte comme s'il était fait d'or.

en larmes. L'émotion n'est pas toujours facile à digérer dans un espace froid et restreint.

Aucun de nous n'est vraiment là où il souhaiterait être dans son évolution. Cela fait partie de la condition humaine. S'efforcer d'obtenir plus ou de maintenir ce que vous avez, c'est ce qui donne sa valeur à la vie.



Teammates


COLIN MCGREGOR

Three teenage friends on a college rugby team in the shrinking community of English Montreal - three friends each facing wildly different fates.

This is the story of Bill Putnam, whose downward trajectory we first begin to trace in the late 1970s, and his friends Rudy and Max. Teammates, their paths will cross in ways they never dreamt of in the happier days of their youth.

\$19.95
+ \$3.95 tax and shipping

4233 Ste-Catherine Street East, Mt. Royal, H1V 1X4 www.editionsnlb.com
(514) 258-9000 OR 1-877-258-9009 info@editionsnlb.com





L'itinérance

chez les aînés

Caroline Leblanc

Lorsque nous observons notre société, c'est à se questionner qui peut vraiment être fier de la direction qu'elle prend. Je regrette de voir notre communauté dépérir en apercevant des personnes âgées déambuler dans nos rues, sans vraiment comprendre ce qu'il leur arrive.

L'hiver dernier, j'ai rencontré un homme au dos courbé qui avançait à pas de tortue avec de lourds sacs. Après discussion avec lui, il m'a raconté qu'il s'était fait expulser de son logement où il habitait depuis plus de 15 ans et qu'il n'avait pas réussi à en trouver un autre. Ce qui m'a marqué est lorsqu'il raconta: «Parfois, je n'arrive pas à me lever le matin, car j'ai mal et mon corps ne répond plus pendant des heures. Ce sont mes chats qui habitent dans la ruelle avec moi qui me tiennent compagnie.»

Cet homme de 84 ans n'est pas la seule personne dans cette situation. J'en croise chaque fois que je marche dans les rues de la métropole.

Vraisemblablement, notre système de santé laisse transparaître des failles lorsque l'on réalise que des personnes peuvent vivre dans un contexte d'itinérance contre leur gré, et ce à l'année, été comme hiver. Sachant que notre population fait face à un vieillissement, de nombreux scientifiques constatent, et la réalité du terrain le confirme, que notre société est loin d'être en mesure de relever les défis qui en découlent. Aujourd'hui, grâce au combat qu'a mené Québec Solidaire, la loi 492 a été votée pour protéger, en autres, les locataires âgés d'une éviction entre le 1er décembre et le 31 mars. Une modification législative qui apportera probablement des conditions de

vie plus décentes à notre population vieillissante.

Par contre, c'est à se demander avec notre gouvernement actuel, comment la population vieillissante arrive-t-elle à survivre lorsqu'elle a basculé dans l'itinérance? Après avoir lu un article du Devoir de 2014 sur la réalité des femmes poussées à vivre dans l'itinérance après une hospitalisation, j'ai souhaité vérifier si la Maison Marguerite (refuge pour femmes itinérantes) arrivait maintenant à répondre à la demande. En dépit d'une réponse positive, on m'a précisé que 10 à 15 demandes d'admission par jour sont toujours refusées! Oui, par jour! Et uniquement dans ce refuge! Où s'en va-t-on? Cette réalité m'inquiète et les mesures mises en place ne sont pas pour me rassurer.

Sans que la population ait le temps de dire un mot, les instances sociales se fusionnent, se déshumanisent et se déconnectent de la population qu'elles servent. Les longues procédures institutionnelles, les démarches protocolaires et le nombre de paliers que les intervenants doivent passer pour prendre une décision d'urgence sont une réalité qui vient non seulement, complexifier l'accessibilité aux services, mais vient aussi brimer les droits des personnes vulnérables tels que des individus vieillissants.

C'est à croire que l'itinérance chez les personnes âgées ne reçoit pas l'attention nécessaire pour répondre à leurs besoins. Dans une communauté riche de connaissances et de possibilités, il est aberrant de voir dépérir les conditions de vie et de santé de ceux qui ont contribué toute leur vie à cette société. Il est important de comprendre qu'après avoir roulé leur bosse toute leur vie, les personnes âgées ne perdent pas seulement leur autonomie, mais aussi leurs repères en étant déracinées du peu qu'elles avaient. Autrefois, la communauté n'aurait jamais laissé vivre personne dans de telles conditions.

Alors, pendant que les services institutionnels sont complexifiés par le remaniement de leur structure et que les organismes communautaires sont pris dans un carcan de survie pour sortir la tête de l'eau, ne serait-il pas temps de promouvoir les valeurs d'entraide et de dénoncer les structures organisationnelles qui sont en carences humanistes. Actuellement, un déséquilibre social est palpable et c'est inconcevable de voir qu'avec toutes les initiatives qui sont disponibles, nous n'arrivons pas ensemble à mettre un frein à l'effritement social. Le manquement de notre gouvernement québécois actuel est inacceptable et nous devons être plus solidaires que lui, si nous ne voulons pas laisser ce reflet de notre société aux prochaines générations.

Caroline Leblanc est la fondatrice et directrice de l'organisme Solidarité dans la rue. Ayant vécu dans la rue pendant plusieurs années, elle a créé son organisme pour sensibiliser les différentes instances de notre société à la réalité des personnes de la rue avec un animal de compagnie. Aujourd'hui, elle débute un doctorat en travail social tout en s'investissant dans son organisme.

Andréanne Martin

Photo : Georges Dutil 2016.



Pétillante, Andréanne Martin a su séduire les clients du Ste-Cath. Elle performe sur le plan vocal, mais pas seulement. Quand elle est sur scène, on a d'yeux que pour elle. Sensualité, douceur et charisme sont ses forces.

Avec des projets plein la tête et une énergie à revendre, l'auteure, compositrice et interprète s'est démarquée dans l'équipe d'Ariane Moffatt à l'émission *La Voix*. Forte de cette expérience, aujourd'hui elle multiplie les projets.

La scène est son exutoire, elle s'y sent tellement bien qu'elle réussit aisément à capter l'attention des convives. Il faut dire qu'elle a tout pour plaire. Le public, elle l'affectionne et le chouchoute, comme si elle le connaissait depuis toujours.

Comment la jeune artiste perçoit son avenir dans la musique? Hé bien, avec beaucoup d'optimisme: «C'est la deuxième fois que je m'inscris aux rencontres d'Astafort avec Francis Cabrel, c'est une porte pour moi pour enrichir mes textes et celles-ci ont été intenses,

j'espère aussi pouvoir me booker en France avec ça.»

Et Andréanne Martin est une fan du Ste-Cath: «Je me sens privilégiée de jouer sur cette scène, qui accueille des professionnels. Mais je sais que B.U, son gérant, travaille aussi sur des coups de cœur. Et puis j'aime beaucoup le côté multidiscipli-

plinaire du lieu... y a plein d'activités en plus de la musique.»

Andréanne, au talent prometteur, a décidé de mettre le paquet pour la sortie de son premier album. En s'entourant d'une équipe professionnelle, elle a dû casser sa tirelire pour son bébé *Mon beau bandit*, cinq chansons en tout dans lesquelles elle invite à découvrir son

moi intérieur et sa vision du monde. «J'aime les personnes rebelles et audacieuses qui aiment sortir des sentiers battus... c'est pour ça que j'ai choisi le titre *Mon beau bandit* pour mon premier album.»

Dans un style mêlant funk et soul francophone, la jeune femme vit son art sans filtre et sans compromis. Avec sa voix de cristal, elle n'hésite pas à faire du charme sur la chanson *Mon amour, mon ami* de Marie La forêt et à s'amuser comme une enfant avec *Le chérif ne pourra pas m'attraper*.

Comme tout artiste qui se respecte, Andréanne met la même énergie que cela soit devant une salle pleine ou une poignée de personnes, et ça ne passe pas inaperçu. L'artiste est définitivement une femme de scène.

Andréanne prépare un hommage au monument de la chanson québécoise, Robert Charlebois: «J'aime son audace, il est tellement fou en

«J'aime les personnes rebelles et audacieuses
qui aiment sortir des sentiers battus...
c'est pour ça que j'ai choisi le titre
Mon beau bandit pour mon premier album.»

même temps crédible dans sa folie, c'est mon beau bandit à moi... La musique des années 1970 me touche plus que celle d'aujourd'hui. J'ai fait le choix de faire peu de corporatif, pourtant on peut y faire de l'argent, mais je préfère garder mon énergie pour mes créations.»

Ne manquez pas la jeune étoile montante au Ste-Cath.

Bistro le Ste-Cath

ouvre son comptoir alimentaire
au centre d'escalade Horizon Roc.



Depuis 1994, Horizon Roc brille à travers les frontières dans le milieu de la grimpe. Il est le plus grand centre d'escalade au Canada et répond aux exigences de compétitions internationales. Horizon Roc a notamment accueilli les championnats continentaux de 2008 et les canadiens de 2012.

Bistro le Ste-Cath, 4264 rue Ste-Catherine Est, Montréal (Qc) H1V 1X6 (514) 223-8116
Horizon Roc, 2350 rue Dickson, Montréal (Qc) H1N 3T1 (514) 899-5000

Arnaud Lilian

Photo : Georges Dutil 2016.



Venu de France, Arnaud Lilian a décidé de vivre son rêve américain. Arrivé il y a 2 ans au Québec, il enchaîne scènes et concours et n'hésite pas à frapper aux portes, pour se trouver une place sur la scène québécoise.

Quelques mois à peine après son arrivée, le jeune artiste se fait remarquer par une émission télé, où il y décroche le prix MATv, dans le programme M'as-tu vu?: «J'ai trouvé plus d'opportunité au Québec, en France des chanteurs comme moi y'en a tellement», explique l'artiste.

Dans un mélange pop folk, il partage avec son public ses états d'âme, à travers les yeux de l'enfant qu'il fut, l'adulte qu'il est devenu et son attachement pour son passé et aux personnes qui l'ont façonné. Ses textes défilent telles les images d'un film tourné entre l'Auvergne et la Bourgogne, une emprunte du passé.

Entre 2 performances, l'artiste n'hésite pas à prendre le pouls du public sur ses chansons: «Si vous n'en ai-

mez pas une, il en reste 6 autres.» Un avant-gout, mais aussi un test pour son album en préparation.

Quant à ses conjointes de scène comme il se plaît à les appeler, il semble avoir trouvé la perle rare: «J'ai souvent travaillé en duo

avec des violoncellistes en France comme ici, mais c'est la première fois que je bâtis une relation étroite avec une musicienne; on s'entend sur scène comme dans la vie.» Ce n'est pas le public qui dira le contraire, le duo Arnaud Lilian / Carine Bouchard respire la complicité. Avec des textes teintés de poésie et un joli fond acoustique, l'émotion est au rendez-vous.

Ses reprises d'artistes québécois nous aiguillent sur son orientation musicale, des chansons à texte, de noms qui résonnent fort et qui imposent le respect, tels que *La forêt des mal-aimés* de Pierre Lapointe. Et quand Arnaud a tenté de s'exprimer sur son amour pour Montréal, il s'est un peu emmêlé les pinceaux en voulant ajouter une pointe d'humour. Mais la chanson qu'il lui a dédiée a vite dissipé les doutes et cette dernière devrait figurer dans son premier album.

Et interprétant *Lili*, c'est un message fort lancé voici 40 ans par Pierre Perret contre le racisme, qu'il remet au goût du jour avec une touche bien à lui, tant au niveau de l'interprétation que de la musicalité.

Depuis la scène, l'artiste garde le contact avec le public et saisit l'occasion pour présenter son concept d'autofinancement, qui consiste

Et quand Arnaud a tenté de s'exprimer sur son amour pour Montréal, il s'est un peu emmêlé les pinceaux, mais la chanson qu'il lui a dédiée et qui devrait figurer dans son premier album l'a bien résumé.

à participer à l'élaboration de l'album, en échange de recevoir ce dernier à sa sortie.

Venez le rencontrer au Ste-Cath, s'il ne vous émeut pas par ses textes, il vous fera rire avec sa pointe de dérision qu'il sert avec beaucoup de subtilité. Et ne soyez pas étonnés s'il venait à vous faire fredonner le refrain.

Uness

Photo: Georges Dutil 2016.



Après avoir conquis le pays du soleil levant avec son album *In-timit*, Uness rentre au bercail, décidé à investir la scène québécoise. Du haut de ses 32 ans, il a bien des choses à raconter.

Le jeune québéco-marocain a eu l'occasion d'explorer la machine New-yorkaise. Après s'être fait remarquer par des professionnels, il a été sous l'aile de professeurs qui ont travaillé avec les plus grands comme Puff Daddy. Il y a appris le réseautage, la réalisation, le *net working* et l'écriture. À partir de là, les projets ont commencé à fleurir...

De retour au Québec, fier d'avoir vécu cette expérience, il est déterminé à mettre ce bagage à profit. Uness ne cache pas non plus vouloir introduire des influences nouvelles dans son répertoire, comme le zouk ou le raï. Pour ce jeune arrivé au Québec à 16 ans, cela représente une occasion de renouer avec ses racines marocaines, car d'après lui: «Il faut apporter de l'éclectisme. Mon challenge est d'aller chercher dans la musique des émotions qui réunissent tout le monde.»

Uness est en plein tournant artistique, son principal objectif est «de sortir de l'aquarium Nord-Américain et Anglophone, je souhaite travailler ma carrière en Français, investir la scène musicale au Québec et y apporter du bagage culturel.»

Uness évoque son expérience américaine avec beaucoup de respect, cependant il avoue avoir ressenti le manque de ses proches durant ces 4 années. Son départ de New York en a été clairement influencé.

Même si la scène du Ste-Cath est nouvelle pour lui, le jeune artiste à la conquête du public québécois s'y sent à l'aise. Il en a fallu de peu pour que le gérant retire des tables pour faire place à un public, qui ne demandait qu'une piste pour s'exprimer. En reprenant un répertoire apprécié de tous, l'artiste a joué la

carte de l'assurance. Il ne serait cependant pas surprenant de le voir au prochain rendez-vous déchaîner le public avec une chanson caribéenne style soca.

Fort de son expérience à travailler des trames sonores pour le compte d'artistes des 4 coins de la planète (Dubai, Australie, Allemagne, Suède, Costa-Rica), il a acquis une expertise dans l'arrangement musical et l'écriture de textes. Uness parle avec beaucoup d'émotion de ses débuts en musique, il évoque sa première guitare reçue à l'âge de 14 ans avec laquelle son père l'a initiée et qui a définitivement confirmé son penchant pour la musique.

Son arrivée au Québec en tant qu'adolescent lui a permis de s'épanouir. Avec la tendance du *boys band*, il a expérimenté les groupes vocaux jusqu'à ce qu'il croise le che-

Pour ce jeune arrivé au Québec à 16 ans, cela représente une occasion de renouer avec ses racines marocaines

min du groupe Sovation en 2003. Ce même groupe avec qui il renoue aujourd'hui après sa halte New-Yorkaise, avec autant de plaisir.

Muni de son étrange cazoo (instrument qui modifie le timbre de voix), il n'hésite pas à le sortir dès que l'énergie de son *band* baisse; Uness respire la joie de vivre. Avec des pas de danse, une gestuelle à la portée de tous et surtout une voix envoûtante, il invite le public à se laisser guider par la musique. Ne manquez pas son rendez-vous mensuel au Ste-Cath.

LES ÉDITIONS TNT PRÉSENTENT



L'Amour en 3 Dimensions **Love in 3D** Dépendance affective

Roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.

Disponible en français et anglais.

19,95\$ + 3,95\$ taxes et transport



Après la pluie... Le beau temps Thérapie individuelle ou de groupe

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions. Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.

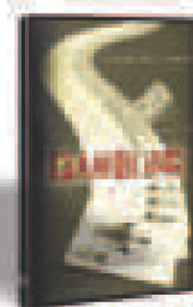
9,95\$ + 2,50\$ taxes et transport



Teammates Nouvel

This is the story of Bill Purnam, whose downward trajectory we first begin to trace in the late 1970s, and his friend, Teammates, their paths will cross in ways they never dreamt of in the happier days of their youth.

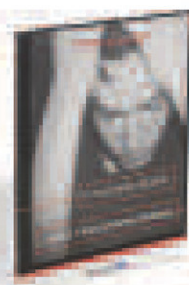
19,95\$ + 3,95\$ taxes et transport



Gambling DVD de prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Bis, de Loco Tacass, de l'ancienne crupière Éléonore Malgouy, du joueur devenu paraplégique Did Bézureau et de plusieurs joueurs compulsifs.

19,95\$ + 4,95\$ taxes et transport



Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires / Québec Suicide Prevention Handbook Suicide

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut-être fait pour soutenir la personne en crise. Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.

Disponible en français et anglais.

Français
4,95\$
+ 2,50\$ taxes
et transport

Anglais
7,95\$
+ 2,50\$ taxes
et transport



D'un couvert à l'autre

Raymond Vigor, à travers sa vision personnelle et son vécu, retrace la création de l'organisme, l'intervention auprès des jeunes et leur professionnalisation en tant qu'artistes.

Delphine Cauber présente les artistes du Biscro le Ste-Cath pour connaître leur histoire avec ce lieu et leur public.

19,95\$ + 3,95\$ taxes et transport



Liberté, un sourire intérieur Croniques personnelles

Suite d'Après la pluie... Le beau temps. Plus de 20 ans et 5 000 exemplaires vendus après le premier recueil de poésie, Raymond Vigor revient avec un nouveau opus empreint de sagesse et vécu sur sa vie. Sous forme de vers et de proses, ce recueil se veut sans contraintes.

9,95\$ + 2,50\$ taxes et transport

Livres



goo.gl/4ktlkD



www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est Montréal, (QC), H1V 1X4

514-256-9000 1-877-256-9009 (sans frais)

DVD

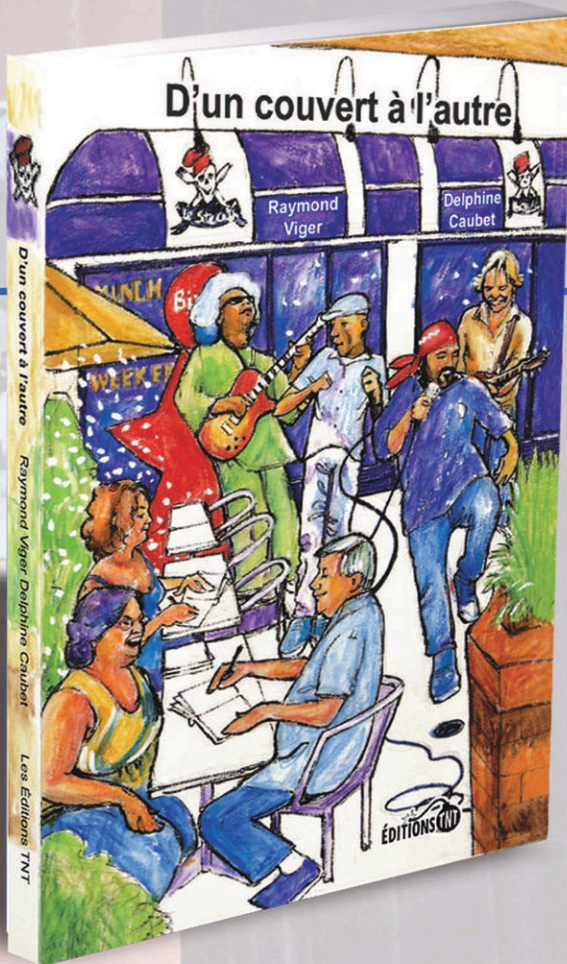


goo.gl/2dzybV

Livre :
D'un couvert à l'autre

25 années

d'intervention sociale et culturelle



19,95\$

+3,95\$ taxe et transport



goo.gl/ZFqTFS



« Patrick Joseph amusera la salle avec elles. Il se met dans la peau de René Angelil et chante avec elles. L'une de ces fillettes est la fille de Valérie, une spectatrice, tandis que l'autre est celle du chanteur Sule Heitner. »

Extrait du livre *D'un couvert à l'autre*, Raymond Viger et Delphine Caubet (2015).